

Fafouine Babouin

# Vodka ou Armagnac ?

roman



Les éditions du  
Canard Gascon





## Du même auteur

Dans la même collection (les aventures de Fafouine Babouin) :

- 1 Du Riffi dans la Garbure
- 2 Patafole en Armagnac
- 3 Les Trois Moustiquaires et la Pompe Afrique
- 4 Pruneaux à l'armagnac
- 5 Valsez machos !
- 6 Vol de bécasses sur Las Vegas

Chez le même éditeur :

Godmak, du berceau au pinceau (Biographie du peintre J.C. Godmak)  
Notre maison pas chère  
Les raisins du Prince Noir (théâtre)  
Le Harem Gascon (théâtre)

Chez Shift Editions :

Pépé Louis contre le gang des puces (épuisé)

© Les Editions du Canard gascon 2014 - [www.lecanardgascon.com](http://www.lecanardgascon.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés pour tous pays

Photo de couverture : © George Mayer ([fotolia.com](http://fotolia.com))

Jean-Louis Le Breton

Fafouine Babouin

Vodka ou  
Armagnac ?



## Chapitre 1

Un gros dégueulasse, ce chauffeur de taxi. La peau de sa nuque est striée d'ornières crasseuses. Le col de sa chemise est élimé et noirci. Il n'a plus beaucoup de cheveux : une touffe filasse et collante d'un jaune pisseux qui retombe au-dessus de chaque oreille. Il transpire beaucoup et pourtant le temps est plutôt sec et froid. Depuis que nous avons quitté l'aéroport et que nous sommes coincés dans cet embouteillage, il se cure le nez et balance d'ignobles boulettes par la fenêtre. Si je n'avais pas le cœur bien accroché, je gerberais sur la banquette.

Sur le siège du passager avant, il a plié en quatre une couverture écossaise sur laquelle règne en maître un petit roquet teigneux qui ne cesse de grogner et se met à aboyer d'une voix suraiguë chaque fois que son maître finit une phrase. Car en plus d'être immonde, ce type est bavard, bête et méchant. Il n'a pas cessé de se plaindre. Il en veut à la terre entière et me prend pour témoin :

– C'est comme les chômeurs : tous des feignasses ! Pendant qu'on se crève la paillasse à bosser ils se la coulent douce. Moi j'en ai marre de payer pour eux. J'ai pas raison, mademoiselle ?

Je me garde bien de répondre.

– Et les immigrés alors ? On est envahis. Y’en a partout. Je les vois à l’aéroport. Ils débarquent par tribus entières et la première chose qu’y font, c’est foncer s’inscrire aux allocs familiales. Un vrai cancer pour la société. Ces gars-là nous sucent notre pognon. À coups de pompes dans le train, on devrait les renvoyer chez eux.

Il commence grave à me courir sur le haricot. Je suis déjà d’assez méchante humeur pour mon retour en France. Qui plus est à Paris, ville que je peux détester comme adorer selon les caprices de ma météo personnelle. Qui n’est pas au beau fixe ce matin. Je n’ai pas pu dormir dans l’avion. Je ressassais cette conversation avec ma mère. Plus de vingt ans que je ne l’ai pas vue. Et crac, mon téléphone portable sonne. J’étais paumée dans une chambre d’hôtel à Las Vegas. Et, au bout de la ligne, c’était elle. On a parlé pendant plus d’une heure. Je voulais des explications, même si je commence à dérouler la pelote pleine de nœuds qui me relie toujours à elle et qui m’empêche de l’atteindre. Au fur et à mesure que je tire cette ficelle, elle se tortille à nouveau et tout finit par s’embrouiller. Mais la conclusion est irrévocablement la même : je n’ai toujours pas vu ma mère. Depuis le jour de sa disparition. J’avais huit ans. Elle s’est perdue quelque part au large des côtes bretonnes. Envolée sur son petit youyou, parce qu’elle adorait naviguer en solitaire. Pschitt... Évanouie... Rayée de la carte. Comme avalée dans le triangle des Bermudes. Combien de cauchemars ai-je faits ? Combien de fois ai-je aperçu dans mes rêves d’horribles calmars géants jaillissant des profondeurs pour la saisir et l’entraîner dans les profondeurs de l’océan ? Des vagues écumantes comme des gueules baveuses qui l’engloutissaient pour toujours. Des hallucinations de petite fille sevrée trop brutalement. Le temps a masqué la blessure, mais elle est encore là, bien profonde et douloureuse.



Et puis récemment, j'ai appris qu'elle était toujours vivante. Empêtrée dans une histoire incroyable. Prisonnière d'une toile d'araignée. Coincée par des forces qui la dépassent et qui l'empêchent de revenir en France et de retrouver sa famille. Son mari, mon père. Sa fille, moi. J'ai aussi appris qu'elle avait eu une autre fille, quelque part en Russie. Une sœur que je ne connais pas qui aurait, aujourd'hui, un peu plus d'une vingtaine d'années. Elle aurait été élevée par un dignitaire de la nomenklatura. Un gars sans doute reconverti dans les affaires juteuses du capitalisme sauvage. Toutes ces informations ne sont que des conditionnels, des points d'interrogation, des « peut-être », des mystères... Voilà ce que je voudrais éclaircir. Déchirer ces voiles qui m'empêchent d'accéder à la vérité. Comprendre l'histoire de ma famille, de mon enfance volée, de ma mère envolée. Oui, mais pas si simple. S'il suffisait de claquer des doigts ou de passer un coup de fil pour que tout s'illumine...

La voie se dégage soudain et une estafette nous double et se rabat brutalement devant nous.

– Tiens, regarde-moi ça ! Un bicot. Je m'en doutais. Ah ! L'enfoiré !

Il écrase le champignon, déboîte comme un fou et revient à la hauteur de la camionnette en ouvrant sa fenêtre droite pour lâcher une bordée d'injures :

– Hey Ducon, t'as eu ton permis de conduire à Tombouctou ? Faut retourner t'occuper des chameaux dans le désert et pas faire chier les Français chez eux !

– Nardinamouk ! lui répond le gars, les yeux exorbités.

– Ta gueule, pauvre naze. Égorgeur de mouton ! Salafiste !

L'arabe ne peut pas lui renvoyer la balle car notre file se met à avancer encore plus rapidement alors que la sienne reste bloquée.

– Non mais, des fois, reprend mon chauffeur... On n'est plus chez nous, je vous dis.

Pour moi, la coupe est pleine.

– Arrêtez-là, je descends !

– Quoi ?

– Vous avez entendu ! Arrêtez votre putain de taxi. Je ne passerai pas une minute de plus avec un connard comme vous...

Il interloque, il bafouille, il sue, il est surpris d'entendre des paroles si peu châtiées dans la bouche d'une jeune femme si élégante que moi. (Un brin d'autosatisfaction ne nuit pas).

– Mais, mais... On est sur l'autoroute. Je peux pas stopper comme ça !

Puis il se retourne, agressif :

– C'est mon discours qui vous gêne ?

– Vous avez tout compris. Ça pue le racisme et la bêtise dans votre tacot de merde.

La mâchoire lui en tombe presque et son abruti de roquet se met à aboyer de plus belle. Je lui balance un billet de dix euros à la figure.

– Tenez, et c'est cher payé votre discours à deux balles.

Comme il s'est tourné vers moi, il n'a pas eu le temps de voir la Mercedes qui pilait devant lui. Le taxi vient s'emplafonner dans le coffre de la berline allemande. Je suis projetée contre le siège du conducteur qui s'est lui-même écrabouillé sur son pare-brise. Son chihuahua hurle à la mort. Du capot embouti jaillit une fumée blanche. Je suis un peu secouée, mais je peux ouvrir la portière et descendre sur le bas-côté. Derrière nous, un semi-remorque se met en travers de la chaussée pour nous éviter dans un hurlement de freins. J'entends des crissements de pneus, des bings et des bangs, des bruits de tôle froissée. On dirait que notre carambolage nous fait des petits dans le dos.

– Hey, vous barrez pas ! beugle le chauffeur qui sort à son tour, le pif écrasé et du sang plein la chemise. C’est de votre faute, tout ça. On va faire un constat et votre assurance va payer les dégâts.

– Dans tes rêves, mon gros, je lui réponds en ramassant mon sac de voyage sur la banquette arrière.

Il m’attrape par le bras :

– Tu crois pas que tu vas te barrer comme ça, salope !

Le pauvre ignore ma formation à l’auto-défense et même à l’attaque surprise. Mais je n’ai pas le temps de lui envoyer une manchette au travers du gosier car une main solide s’est abattue sur son épaule.

– Alors m’sieur, comme ça, j’suis un égorgé de mouton ?

C’est l’arabe de tout à l’heure qui rapplique avec deux copains. Il n’a pas l’air content du tout, et ses potes non plus.

Le chauffeur commence à baliser sévère parce que les gars sont manifestement prêts à en découdre. Il s’affale comme une lavette sur le bitume alors que son clebs en furie tente vainement de mordre l’arabe au mollet. Celui-ci l’envoie dinguer d’un coup de pied rageur. Le cadavre valse au dessus de la rampe de sécurité et disparaît derrière le talus en poussant un glapissement strident qui se perd dans le vide. Je me penche et je m’aperçois qu’il y a une route en contrebas, une dizaine de mètres en dessous. Mais le talus est en à-pic et le chihuahua à son papa s’est écrasé comme une merde de pigeon sur le crâne d’un chauve. Il a désormais l’allure d’un poulet en crapaudine, les quatre pattes écartées en double croix de Lorraine. « Albert ! » hurle le chauffeur qui s’est relevé et précipité sur la rambarde métallique. Quel drôle de nom pour un chien. Jusqu’où va se nicher l’anthropomorphisme canin... Albert ! Comme si son clébard descendait en droite ligne de la cuisse du Prince Rainier de Monaco. Il se met à chialer comme

une madeleine. Son nez pisse toujours le sang et des grosses gouttes mêlées de larmes arrosent le corps du chien dont la queue a définitivement cessé de s'agiter pour le meilleur et pour le pire. Les arabes se penchent aussi pour voir le tableau et considèrent que le type est assez puni. L'un d'entre eux crache par dessus le rail, puis fait signe à ses copains de se barrer. Un autre mec s'approche, un papier à la main. C'est le conducteur de la Mercedes.

– Dites, on peut remplir le constat, maintenant ? me demande-t-il.

– Voyez avec monsieur, je lui réponds, en désignant la loque qui sanglote comme une mère à qui on vient d'arracher son enfant.

Je me tire, mon sac en bandoulière, en marchant sur la bande d'arrêt d'urgence. Mais comme derrière moi la circulation est totalement bloquée à cause de l'accident, aucune voiture ne se dirige vers Paris. Je ferais bien du stop, mais me voilà contrainte de marcher à pied. Pas longtemps, car le bruit de moteur d'une grosse moto me chatouille agréablement les oreilles. Le type fait une embardée et se gare près de moi. Il soulève la visière de son casque intégral. C'est « Johnny-belle-gueule » là-dessous. Un beau blond baraqué à côté de qui Brad Pitt ressemble à Fernandel. Ce gars a quelque chose de spécial. Il émane de lui un charisme si brûlant qu'il ferait fondre la banquise en moins de cinq minutes si on le larguait sur le pôle nord en parachute.

– Je peux vous déposer dans Paris si vous voulez, mademoiselle...

J'aime autant vous dire que je ne lui fais pas répéter sa proposition. Je pense qu'à quelque chose malheur est bon et que si cet abruti de taxi ne m'avait pas chauffée à blanc, je n'aurais sans doute pas croisé la route de ce magnifique hidalgo.

– Ça, c'est cool, dis-je en enfourchant sa monture. Vous avez un deuxième casque ?

– Non... mais vous n'en aurez pas besoin.

– On ne risque pas de se faire arrêter ? je m'inquiète. Je n'ai pas envie de perdre du temps en formalités avec les gendarmes, je suis un peu pressée.

– Personne ne peut me rattraper avec cet engin, dit-il. Et de toute manière, j'ai mes entrées dans la police...

Ah oui ? Aurais-je affaire à un flic ? Je coince mon sac derrière le top-case. Il tourne la poignée des gaz et le moteur gronde comme une Ferrari sur le circuit de Monza.

– Je vous emmène où ? demande-t-il.

– Laissez-moi à la première station de métro, je réponds à contrecœur.

Je n'ai pas vraiment envie de lâcher ce beau mâle, mais je ne peux pas non plus en faire mon chauffeur attitré.

– Pas question... Moi, je ne suis pas pressé. J'irai où vous allez !

– Alors place Beauveau, s'il vous plaît. Vous connaissez ?

– Le Ministère de l'Intérieur ? Je ne connais que ça. Je suis journaliste !

Allons bon ! Il ne manquait plus que ça. Un gratteux. Un plumitif. Un professionnel du stylo. Un tapoteur de clavier. Un fouilleur de poubelles, un peu comme moi... Décidément, c'est mon jour de chance.

– C'est parti, accrochez-vous !

Je n'ai que le temps de me cramponner à sa taille. La bécane bondit et je prends un coup d'accélérateur dans les reins. Tout mon fessier s'écrase sur la selle en cuir épais. Les vibrations remontent dans mon bas-ventre et je constate que la moto, lorsqu'elle est de grosse cylindrée comme celle-là, provoque en moi des sensations inattendues et sacrément agréables,

pour ne pas dire jouissives. Il y aurait sûrement beaucoup à dire sur la libido des motards. Mes cheveux volent dans tous les sens et je suis obligée de plaquer ma joue contre son dos pour me protéger du vent. C'est bon de se sentir collée à un homme. Surtout quand il est harnaché de cuir comme mon cavalier de l'apocalypse.

On remonte la bretelle d'autoroute à une vitesse supersonique, attendu que la voie est totalement libre devant nous. Mais une fois qu'on enquille la bretelle du périphérique à la hauteur de la porte des Lilas, c'est une autre paire de manches. La circulation est plutôt fluide, mais assez dense tout de même. Et là pour la première fois de ma vie, je comprends véritablement le sens du mot « gymkhana ». On slalome comme des fous entre les bagnoles. Penchés à droite, penchés à gauche... Curieusement, je me sens totalement en confiance. Il est tellement sûr de lui et l'excitation de la vitesse est purement grisante. Ça vaut largement une cuite à la Tequila-rapido<sup>1</sup>.

On pénètre dans la capitale comme la flèche de Guillaume Tell dans la pomme de son trognon de fils et en passant par la porte Dorée (car on ne se refuse rien). Les colonnes du Trône n'ont pas le temps de se retourner pour nous voir passer. Le génie de la Bastille se tord le cou en se demandant quel courant d'air a soudain balayé la place révolutionnaire. On remonte Saint-Paul, Hôtel de Ville, Châtelet, Louvre, Tuileries, Concorde en deux minutes vingt-cinq secondes. Même si l'on mettait un booster de la fusée Ariane au cul du métro parisien, il n'irait pas plus vite que nous. Après le rond-point des Champs-Élysées, il consent à réduire les gaz et va finalement

1 Mettre un peu de sel sur son pouce. Lécher. Mélanger une dose de Tequila avec du soda dans un petit verre. Taper du plat de la main sur le verre pour booster le mélange. Avaler cul-sec et mordre direct dans un citron vert. Le gaz décuple l'effet de l'alcool. Vous êtes schlass en moins de temps qu'il n'en faut à un fonctionnaire de l'administration pour vous pondre un nouveau règlement.

se garer sagement sur un trottoir, non loin du ministère. J'ai les jambes en coton et l'impression d'avoir respiré un bon mètre-cube de gaz carbonique pur. Évidemment, ça saoule un tantinet. J'arrange un peu mes cheveux qui cherchent à se barrer dans tous les sens tellement ils ont eu peur. Il descend de la moto encore chaude, enlève son casque et me gratifie d'un sourire ravageur :

– Je vous offre un petit remontant ? propose-t-il.

– Avec plaisir, car désormais je suis en avance sur mon rendez-vous...

Trois minutes plus tard, nous sommes assis dans un gentil troquet. Moi devant un verre d'armagnac. Car je n'oublie jamais mes origines de fille du Sud-Ouest. Lui agite gentiment un sachet de thé dans de l'eau bouillante et fait tourner le liquide avec une petite cuillère en argent.

– Je pensais que vous alliez commander une bière, dis-je. Ça aurait fait plus raccord avec le personnage de la moto...

– Comme quoi il faut se méfier des idées toutes faites, répond-t-il en versant délicatement du sucre en poudre dans sa tasse. Au fait, je m'appelle Nils... J'espère que je ne vous ai pas trop secouée...

Il me tend la main par-dessus la table de bistrot en marbre.

– Le temps de remettre mes vertèbres en place et de décoller le petit bout de cerveau qui est resté plaqué sur le fond de ma boîte crânienne et je serai totalement remise.

Il rit et son visage s'illumine comme une vitrine de Noël la veille du vingt-cinq décembre. Mais je m'emballer peut-être un peu vite. Je suis comme ça. Je ne connais aucune modération dans la métaphore.

– Ce n'est pas courant de rencontrer une fille qui s'exprime comme vous.

– Je ne suis pas une fille courante. Aujourd'hui, j'ai plutôt eu

l'impression d'être une étoile filante. Je m'appelle Fabienne.

À mon tour je lui offre ma main et lorsque nos doigts se touchent, ça fait comme dans le tableau de la chapelle Sixtine peint par Michel Ange : Dieu tend la paluche vers le premier homme pour lui insuffler la vie. Moi, je sens que ce garçon m'insuffle une dose de quelque chose que je n'ai pas ressenti depuis très longtemps. Un truc que vous sauriez sans doute mieux définir que moi : ça vous fait perler des petites gouttes de sueur sur le front et palpiter la boîte à double ventricules. Un courant me traverse avec une telle intensité que, comme le savant du même nom, j'en perds mes moyens<sup>2</sup>. Je cligne des yeux telle une gourdasse que je ne suis pas pour cacher mon trouble. Nils a-t-il ressenti la même chose ? Il reste bien mystérieux et continue de tenir ma mimine dans la sienne.

– Je m'appelle Nils, répète-t-il légèrement hagard. Nils Svensson.

– C'est joli. Vous êtes Suédois ?

– Par mon père. C'est un célèbre professeur, spécialiste d'économie mondiale et de géo-stratégie. Mais je suis Français par ma mère. Je suis né et j'ai été élevé en France. Mes parents vivent en Normandie...

Ceci explique peut-être sa blondeur. D'ailleurs il est taillé comme un viking, mais avec quelque chose de très doux dans le regard. Justine Laberlue ne va pas en revenir quand je vais lui raconter que j'ai rencontré un demi-dieu tout droit descendu du Nord de l'Europe.

– Et vous, c'est Fabienne comment ?

– Ne rigolez pas, s'il vous plaît. Mon nom de famille est « Babouin ». Fabienne Babouin. Je peux vous dire que ça n'a pas toujours été facile à porter. Mais aujourd'hui je suis blindée. Je crois avoir eu droit à toutes les plaisanteries possibles autour

2 André-Marie Ampère, pour ceux qui ne suivent pas mes vanes capillo-tractées. Physicien français, inventeur du solénoïde à pédales et de la tourniquette aimantée.



de mon patronyme lorsque j'étais gamine à l'école.

– Je trouve ça très mignon, commente-t-il.

Il me regarde avec des yeux qui me laissent supposer que même si je m'appelais Frigide Barjot et que je sois entièrement habillée de sacs poubelles, je lui plairais encore.

– En vieux français, le babouin est celui qui remue les babines. Celui qui fait des grimaces. Alors par extension, on a donné ce nom à un singe. Moi je préfère penser que c'est celui qui parle et qui communique. Et justement, ça va vous amuser parce que moi aussi je suis...

– Vous êtes journaliste ! dit-il en me coupant la parole. J'ai même entendu dire qu'on vous surnommait « Fafouine ». Je trouve ça aussi très mignon.

Là, c'est moi qui n'ai plus du tout envie de rigoler. Qui est ce type ? D'où tient-il toutes ces informations à mon sujet ? Mon humeur folâtre vire brusquement à l'aigre. Quelque chose me dit que son sauvetage en moto n'était pas l'œuvre du bon Dieu. Je m'apprête à lui rentrer dans le chou, parce que je déteste qu'on me mène en bateau, fut-il à deux roues, mais il pose sa main sur mon bras.

– Écoutez, dit-il. Je vais jouer franc-jeu avec vous. Mon apparition ne doit rien au hasard. Je vous ai suivie depuis l'aéroport, lorsque vous êtes montée dans ce taxi. En réalité, je connaissais déjà votre nom. On m'a chargé de veiller à votre protection.

Je tombe des nues. Et je suis froidement douchée. Je croyais naïvement que le destin avait enfin frappé à la bonne porte. Tiens, se disait-il, le destin, voilà une trentenaire toujours célibataire. Je vais lui envoyer du personnel à la mesure de sa personnalité. Et au lieu de ça je tombe sur un menteur qui se prétend journaliste et qui m'avoue au bout de trente secondes qu'il est une sorte de barbouze en costume de cuir.

– On veut me protéger ? Qui veut me protéger ? Je n’ai pas besoin d’un *bodyguard* ! Moi qui vous imaginais déjà grand reporter, je m’aperçois que j’ai affaire à un entourloupeur de première. Ah ! Je suis déçue, je suis déçue...

Il me lâche le bras et recule pour se caler contre le dossier de sa chaise. Il pose les deux mains sur la table, un poil gêné par mon revers d’humeur et baisse le regard sur sa tasse de thé.

– Vous n’êtes pas vraiment journaliste non plus, dit-il doucement. Alors peut-être n’est-il pas totalement justifié de me faire ce reproche ? Et, pour votre information, vous avez tort. Je n’ai pas menti. Je vous confirme que je suis vraiment grand reporter *freelance*. Je travaille pour plusieurs magazines nationaux. On m’envoie sur les « théâtres de guerre », comme on dit... Je n’aime pas trop cette expression, parce que, là où je vais c’est plutôt du drame humain que de la comédie de boulevard. Mais je fais aussi partie de la même maison que vous, Fabienne... Enfin, je veux dire « mademoiselle Babouin » ... Le Neuvième Bureau<sup>3</sup> m’a recruté alors que je terminais mon école de journalisme et que je venais de décrocher un reportage en Bosnie...

Un espion ! Encore un espion. Toujours des espions. Des nids d’espions ! Depuis quelque temps, ma vie n’est qu’une enfilade de surprises, de déceptions et de rapports d’espions. Je devrais m’y habituer, mais rien n’y fait.

– Vous m’avez joué la comédie.

– Vous comme moi savons bien que nos existences sont truffées de faux semblants. Au contraire, j’ai voulu être honnête avec vous.

Mon coup de foudre s’est transformé en coup de colère. Je m’en veux d’être presque tombée amoureuse en cinq minutes d’un gars qui n’est pas ce qu’il paraît être. Parce que

3 Le Neuvième Bureau est la section occulte de la DCRI qui a recruté Fabienne (voir *Pruneaux à l’Armagnac*)

je commence à bien connaître ce milieu de l'esbroufe et des services secrets. J'y suis entrée quasiment contrainte et forcée. Mais je pensais qu'en mettant le pied dans ce monde de l'ombre je pourrais plus facilement retrouver ma mère. Au final, j'ai surtout récolté des emmerdements et des désillusions. C'est d'ailleurs ce que je suis venue dire en personne à France, la patronne du Neuvième Bureau. Celle qui tire les ficelles du service et dont on ne sait jamais si elle est totalement sincère ou si elle vous manipule. Si je suis de passage à Paris, ce n'est pas seulement parce qu'elle m'a convoquée. Je serais montée la voir de toute façon.

J'en veux aussi à ce Nils et à sa belle gueule de m'avoir menée en bateau. Et d'ailleurs ne ment-il pas en me disant qu'il fait partie du même service que moi ?

– Alors vous êtes chargé de me protéger ? J'ai donc tant de valeur que ça ? Et vous savez sans doute qui je viens rencontrer à Paris ?

– Bien sûr. Vous avez rendez-vous avec France.

– Et vous allez m'accompagner jusqu'à la porte ?

– Je ne crois pas, non...

– Vous savez, je suis devenue plutôt parano ces temps-ci...

– Ça vous passera...

Il se lève et sort de la monnaie pour payer les consommations.

– Laissez tomber, dis-je. J'ai encore les moyens de m'offrir un armagnac et même de payer une tasse de thé à un imposteur.

En fait, je me sens terriblement vexée. Vexée d'avoir imaginé que cet Apollon du Belvédère me tombait dessus par hasard. Si Justine Laberlue était là, elle me dirait que je suis encore trop naïve. C'est mon côté midinette. Je me connais. Je peux être tout aussi bien cinglante et déterminée que nigaude et gobe-mouche.

– Nous serons amenés à nous revoir très bientôt, c’est sûr, ajoute Nils en clignant de l’œil.

– Hé ho, rouspété-je, je ne suis pas votre petite copine. Remballez vos œillades complices et dégagez. Je crois que je pourrais me défendre toute seule si on m’agresse.

Il ramasse son casque et m’envoie un petit signe de la main. Ce salaud est tout de même très beau et il a une allure folle. Puis il fait demi-tour et s’éloigne. Comme il s’apprête à franchir la porte du bistrot, celle-ci s’ouvre et France apparaît. Une entrée qui ne doit sans doute rien au hasard. Les voilà nez-à-nez ! Elle lui sourit. Ils échangent quelques mots. Et je regarde ça, assise sur ma banquette comme une conne. Elle lui touche la main et se dirige vers moi pendant qu’il sort. Elle vient s’asseoir à la place qu’il occupait une minute auparavant.

France, pour vous la décrire, est une femme d’une cinquantaine d’années, d’allure stricte et toujours sapée comme une bourgeoise. Cela dit, j’ai eu l’occasion de la voir dans certaines circonstances où elle avait perdu de sa superbe. Elle peut aussi être froide et cassante. Mais elle a su trouver les arguments pour me faire intégrer le Neuvième Bureau. « Vous ne lâcherez pas votre travail de journaliste, c’est une excellente couverture » m’avait-elle dit. Je vois qu’elle continue à recruter dans le milieu. Moi, je suis issue de la presse régionale. Pour ce qui est de Nils, j’ai bien l’intention de lui demander des éclaircissements. Elle regarde la tasse qu’il a abandonnée.

– Il boit du thé... Quel garçon étonnant, murmure-t-elle. Par certains côtés, il est très animal et d’autres fois, on s’aperçoit qu’il est tout bonnement raffiné. Une éducation qu’il tient de sa mère, je pense. Bonjour Fabienne. Je suis ravie que lui et vous ayez fait connaissance. C’est un bel homme, n’est-ce pas ?

Je plombe tout de suite l'ambiance :

– Je ne suis pas venue à Paris pour un plan drague, mais pour vous parler.

Elle sort un paquet de clopes, son fume-cigarettes et son briquet, mais le garçon lui fait signe que c'est un lieu non-fumeur. Alors elle repose tout l'attirail sur la table.

– Je sais, je sais. Vous êtes venue me parler de votre mère. Que vous cherchez, encore et toujours. J'ai bien peur que ce soit une quête sans fin... Mais vous êtes tenace et persévérante ma petite. Ça finira par payer, j'en suis sûre. Moi aussi, je voulais vous voir, mais pour autre chose.

Je l'arrête de la main :

– Attendez. On ne va pas évacuer le sujet de ma mère comme ça. Figurez-vous qu'il y a du nouveau. J'ai pu l'avoir au téléphone lorsque j'étais à Las Vegas !

– Mais je sais tout ça, répond-t-elle d'un ton ennuyé. Écoutez, venez dans mon bureau. C'est embêtant ces cafés où l'on ne peut pas fumer. Je vous dirai tout sur votre mère et sur ce que j'attends de vous... Je voulais m'assurer que le contact entre vous et Nils se soit bien passé.

Je bouillonne un chouïa :

– Oui, parlons-en de ce type. Quelle mouche vous a piquée pour m'envoyer un garde du corps ? Je n'ai besoin de personne pour assurer ma protection.

– Ça, c'est vous qui le dites. Nils est un charmant garçon. D'ailleurs il va falloir vous habituer à lui, car pour la mission que je dois vous confier, il sera votre équipier !

Je me lève en attrapant mon sac et en lançant un regard au ciel pour invoquer les dieux. C'est reparti pour un tour...

